

raides et fières levaient leur tête prétentieuses. Moins elles avaient de parfums, plus elles semblaient orgueilleuses et hautaines. Les pivoines se gonflaient pour paraître plus grosses que les roses. Les tulipes avaient les plus belles couleurs, mais elles le savaient trop et se redressaient comme de petits coqs à crêtes rouges, afin qu'on les vit mieux. Elles ne se souciaient guère de la petite marguerite qui, du dehors, les regardait et pensait dans sa simplicité : "Comme elles sont riches et belles ! Certainement, c'est près d'elles que, pour les charmer, ce gentil oiseau va descendre. Combien je suis heureuse d'être placée tout près, je pourrai du moins entendre son gracieux ramage."

Comme elle pensait ainsi, *Quivit*, le pinson arriva, non pas vers les pivoines et les tulipes, mais dans l'herbe où se cachait la marguerite : elle fut tellement saisie de joie qu'elle oscilla sur sa tige et faillit la briser.

L'oiseau sautilla tout autour d'elle et de sa voix enivrante lui chanta la plus douce chanson d'amour qu'il put lui faire entendre. "Comme cette herbe est douce, disait-il, comme cette petite fleur est charmaante, avec son cœur d'or et sa robe d'argent.

L'oiseau interrompait quelquefois sa chanson pour becqueter amoureusement la fleur, puis il s'envola vers le ciel bleu. Tout en s'abandonnant à son bonheur, la petite marguerite était presque honteuse d'avoir été choisie par le pinson plutôt que ses resplendissantes compagnes.

Les pivoines, toutes bousillées de colère, semblaient vouloir éclater ; les tulipes se dressaient encore plus raides ; elles avaient des figures si rouges et si pincées (car elles étaient vexées), que, malgré sa bonté, la marguerite avait bien envie d'en rire.

À ce moment, sortant de la chaumière, une jolie fille traversa le jardin. Elle pouvait avoir seize ans, sa chevelure tombait sur ses épaules en masse crêpées et brillantes, sa petite poitrine ronde était rosée comme les pâquerettes du gazon ; ses yeux, pleins d'innocence et de courage, cachaient sous leur joyeux sourire une mélancolie rêveuse qui adoucissait leur éclat. En passant, les roses ruisselantes caressèrent ses blonds cheveux, les oiseaux lui crièrent "Bonjour" mais la mignonne ne s'arrêta pas et vint au-dessus de la haie tendre son front pour recevoir un baiser qui l'attendait là.

Celui qui le lui donna était plus âgé qu'elle de plusieurs années. Son beau visage exprimait surtout l'insouciance, et dans ses yeux bruns passait souvent un éclair de malice. Assis de l'autre côté de la haie, il achevait une étude de la maisonnette. La mignonne ouvrit la petite porte verte, et en joignant les mains vint regarder le travail du peintre. Il sourit négligemment de l'admiration muette montrait l'innocente ; puis il abandonna sa palette, il passa son bras autour de la taille gracieuse de l'enfant et la fit asseoir dans l'herbe, justement près de la petite marguerite et, en termes qui émerveillèrent la mignonne, il lui dit qu'elle était si jolie et si douce qu'elle semblait un ange oublié sur la terre.

Tout en devisant d'amour, il cueillit machinalement la marguerite, qui était à portée de sa main, et l'offrit à la jolie enfant. Gracieusement, de ses petits doigts, elle allait une à une enlever les pétales blancs quand, se ravisant tout à coup, elle baissa la fleur et la mit à son corsage.

En cet instant le pinson léger, revenait de son voyage au ciel ; il voulut venir becqueter son amie la fleurette et lui chanter quelque nouvel hymne d'amour qu'il avait rapporté de

là-haut. Ne la trouvant plus, il tournoyait autour des amoureux et semblait leur demander compte de la disparition de sa mie. "Que j'aimerais l'avoir et l'entendre chanter tout le jour !" dit la fillette.

— Rien de plus facile, répondit le peintre ; nous allons placer un lacet, il viendra certainement s'y prendre.

Rentrée dans la chaumière, la fillette prit un verre d'eau, et d'une main délicate y déposa sa chère petite marguerite qui, repliant ses pétales, s'endormit et rêva toute la nuit du soleil et de l'oiseau. Le lendemain matin, lorsque la fleur, encore heureuse de ses rêves, étendit à l'air et à la lumière ses feuilles blanches comme de petits bras, elle entendit la voix de l'oiseau qui, tout près d'elle, chantait tristement.

Hélas le pauvre pinson avait été pris lorsqu'ayant retrouvé sa bien-aimée, il avait voulu venir dormir près d'elle ! Il était, maintenant, prisonnier dans une cage, sur la fenêtre. Il chantait langoureusement le souvenir de ses envolées libres, il chantait le jeune blé vert dans les champs et le merveilleux voyage, qu'il voudrait encore pouvoir faire. Le pauvre oiseau pleurait sa liberté perdue et battait avec ses ailes contre le fil de fer de sa cage.

La marguerite, ne sachant pas parler, ne pouvait lui dire une parole consolante, et tous deux, tristement, passèrent ainsi la journée.

"Il n'y a pas d'eau ici, disait l'oiseau captif. Ils ont oublié de m'en donner une seule goutte à boire. Ma gorge est sèche et brûlante ! l'air est si lourd ! Il va falloir mourir ! Il ne pensent pas à moi !"

Et cependant, à l'intérieur de la chaumière la voix douce de la fillette fredonnait un air d'amour que lui avait appris son bien-aimé ; puis, entendant le timbre vibrant du jeune peintre qui répétait le même refrain, elle courut à la haie sans penser encore au pauvre prisonnier.

Le jour tombait, et personne ne vint donner à l'oiseau la goutte d'eau bénisante. Alors il étendit ses jolies ailes, son chant ne fut plus qu'un douloureux *pip ! pip !* La petite bête se pencha vers la fleur et son cœur s'arrêta de battre.

Dès l'aube, la fillette vint ouvrir la fenêtre ; elle semblait triste et, dans des phrases entrecoupées, elle murmura :

— Pourquoi part-il, puisque je l'aime ?

Tout à coup, elle vit le pauvre oiseau étendu dans sa cage et fondit en larmes.

Elle alla chercher une petite boîte dans laquelle était rangée sa plus belle collierette, elle la remplit de mousse, y coucha le pinson, prit la fleur qui, presque mourante, inclinait tristement sa tête vers la terre et la posa sur le cœur de l'oiseau. Bien lentement, avec de gros sanglots, elle traversa le jardin, et derrière la haie, à la place où l'avant-veille elle s'était assise, elle creusa une fosse pour y déposer son précieux fardeau.

Elle allait enfouir dans la terre ce qui restait de son amour, quand elle entendit les grelots de la diligence, qui passait sur la route, emportant tout son cœur. Alors elle tomba à genoux et, dans une prière, elle parla à Dieu du pinson, de la fleur et de son bien-aimé.

JULIETTE

PROSE BRISÉE.

On connaît une manière d'écrire en prose, qu'on pourrait appeler *prose brisée*. Ce sont des morceaux dont la disposition des lignes présente un double sens. Nous allons en donner

un exemple, dans les deux lettres suivantes, qui offrent chacune deux sens diamétralement opposés.

"Mademoiselle,

Je m'empresse de vous écrire pour vous déclarer que vous vous trompez beaucoup si vous croyez que vous êtes celle pour qui je soupire. Il est bien vrai que pour vous éprouver, je vous ai fait mille aveux. Après quoi vous êtes devenue l'objet de ma raillerie. Ainsi ne doutez plus de ce que vous dit ici celui qui n'a eu que de l'aversion pour vous, et qui aimeraient mieux mourir que de se voir obligé de vous épouser, et de changer le dessein qu'il a formé de vous haïr toute sa vie, bien loin de vous aimer, comme il vous l'a déclaré. Soyez donc désabusée, croyez-moi ; et si vous êtes encore constante et persuadée que vous êtes aimée, vous serez encore plus exposée à la risée de tout le monde et particulièrement de celui qui n'a jamais été et ne sera jamais

Votre serviteur,

A..."

RÉPONSE :

"Monsieur,

Soyez assuré que je vous reconnais bien pour une personne qui n'est rien moins que sincère, et que je vous ai regardé comme un homme haïssable et tout à fait indigne de mon estime. C'est donc inutilement que vous m'écrivez aussi incivilement, et que vous m'exhortez si fortement à être désabusée. — Comment pourrais-je être constante, puisque vous êtes vraiment le seul homme que j'ai en aversion, bien loin d'être l'objet de ma pensée comme vous l'avez faussement cru ? Vous auriez au contraire pu découvrir par toutes mes actions et par ma haine, que j'étais loin d'avoir pour vous des sentiments émanés d'un cœur sincère, si vous aviez eu, seulement le sens commun. Je finis en protestant de n'oublier jamais un affront si sensible ; et si à l'avenir une personne aussi franche et aussi aimable m'approchait pour me dire autant de faussetés que vous, qui m'avez dans toute occasion trahi, quoiqu'au dehors vous m'ayez toujours témoigné l'amour le plus pur et le plus tendre, je le traiterai, monsieur, comme je vous traite, vous qui êtes et qui avez toujours été un scélérat, de tous les hommes le plus infidèle, et duquel je suis tout à fait au désespoir d'avoir jamais pu me dire

La servante,

B..."

Ces lettres présentent d'abord un sens, étant lues à la manière accoutumée ; mais si ensuite on lit la première, la troisième, la cinquième ligne, etc., c'est-à-dire toutes les lignes impaires, on y trouvera un sens opposé à celui qu'a présenté la première lecture.

CORRESPONDANCE.

GEORGES LECLEIR Ecr.,
Montréal,

Mon cher Monsieur,

J'accuse réception de votre honoreé, en date du 21 mars, dans laquelle vous demandez ma coopération pour donner la plus grande publicité possible au 50^e anniversaire de la fondation de l'Association St-Jean-Baptiste de Montréal, qui sera célébré à Montréal le 24 juin prochain.

New-York, 27 mars 1881.